**Françoise de Graffigny, *Lettres d’une Péruvienne*, 1747-1752 : fin de la lettre I**

|  |  |
| --- | --- |
| 1.  5.  10.  15.  20.  25.  30.  35.  40.  45.  50. | Tu le sais, ô délices de mon cœur ! ce jour horrible, ce jour à jamais épouvantable, devait éclairer le triomphe de notre union. À peine commençait-il à paraître, qu’impatiente d’exécuter un projet que ma tendresse m’avait inspiré pendant la nuit, je courus à mes Quipos et profitant du silence qui régnait encore dans le Temple, je me hâtai de les nouer, dans l’espérance qu’avec leur secours je rendrais immortelle l’histoire de notre amour et de notre bonheur.  À mesure que je travaillais, l’entreprise me paraissait moins difficile ; de moment en moment cet amas innombrable de cordons devenait sous mes doigts une peinture fidèle de nos actions et de nos sentiments, comme il était autrefois l’interprète de nos pensées, pendant les longs intervalles que nous passions sans nous voir.  Toute entière à mon occupation, j’oubliais le temps, lorsqu’un bruit confus réveilla mes esprits et fit tressaillir mon cœur.  Je crus que le moment heureux était arrivé, et que les cent portes s’ouvraient pour laisser un libre passage au soleil de mes jours ; je cachai précipitamment *mes Quipos* sous un pan de ma robe, et je courus au-devant de tes pas.  Mais quel horrible spectacle s’offrit à mes yeux ! Jamais son souvenir affreux ne s’effacera de ma mémoire.  Les pavés du Temple ensanglantés ; l’image du Soleil foulée aux pieds ; nos Vierges éperdues, fuyant devant une troupe de soldats furieux qui massacraient tout ce qui s’opposait à leur passage ; nos *Mamas* expirantes sous leurs coups, dont les habits brûlaient encore du feu de leur tonnerre ; les gémissements de l’épouvante, les cris de la fureur répandant de toute part l’horreur et l’effroi, m’ôtèrent jusqu’au sentiment de mon malheur.  Revenue à moi-même, je me trouvai, (par un mouvement naturel et presque involontaire) rangée derrière l’autel que je tenais embrassé. Là, je voyais passer ces barbares ; je n’osais donner un libre cours à ma respiration, je craignais qu’elle ne me coûtât la vie. Je remarquai cependant qu’ils ralentissaient les effets de leur cruauté à la vue des ornements précieux répandus dans le Temple ; qu’ils se saisissaient de ceux dont l’éclat les frappait davantage ; et qu’ils arrachaient jusqu’aux lames d’or dont les murs étaient revêtus. Je jugeai que le larcin était le motif de leur barbarie, et que pour éviter la mort, je n’avais qu’à me dérober à leurs regards. Je formai le dessein de sortir du Temple, de me faire conduire à ton Palais, de demander *au Capa Inca* du secours et un asile pour mes Compagnes et pour moi ; mais aux premiers mouvements que je fis pour m’éloigner, je me sentis arrêter : ô, mon cher Aza, j’en frémis encore ! ces impies osèrent porter leurs mains sacrilèges sur la fille du Soleil.  Arrachée de la demeure sacrée, traînée ignominieusement hors du Temple, j’ai vu pour la première fois le seuil de la porte Céleste que je ne devais passer qu’avec les ornements de la Royauté ; au lieu de fleurs qui auraient été semées sous mes pas, j’ai vu les chemins couverts de sang et de carnage ; au lieu des honneurs du Trône que je devais partager avec toi, esclave sous les lois de la tyrannie, enfermée dans une obscure prison ; la place que j’occupe dans l’univers est bornée à l’étendue de mon être. Une natte baignée de mes pleurs reçoit mon corps fatigué par les tourments de mon âme ; mais, cher soutien de ma vie, que tant de maux me seront légers, si j’apprends que tu respires !  Au milieu de cet horrible bouleversement, je ne sais par quel heureux hasard j’ai conservé mes *Quipos*. Je les possède, mon cher Aza, c’est le trésor de mon cœur, puisqu’il servira d’interprète à ton amour comme au mien ; les mêmes nœuds qui t’apprendront mon existence, en changeant de forme entre tes mains, m’instruiront de mon sort. Hélas ! par quelle voie pourrai-je les faire passer jusqu’à toi ? Par quelle adresse pourront-ils m’être rendus ? Je l’ignore encore ; mais le même sentiment qui nous fit inventer leur usage, nous suggérera les moyens de tromper nos tyrans. Quel que soit le *Chaqui* fidéle qui te portera ce précieux dépôt, je ne cesserai d’envier son bonheur. Il te verra, mon cher Aza ; je donnerais tous les jours que le Soleil me destine pour jouir un seul moment de ta présence. |